

Il faisait bon, pourtant, de humer le salin vivifiant des brises du fleuve, d'écouter le murmure de la lame en son va-et-vient sur la plage, de parcourir les bosquets ombreux, d'entendre, ravis, le chant de la grive, du rossignol et du chardonneret..., loin de la ville, de son bruit étourdissant, de la poussière et des occupations de tous les jours.

A la campagne, où on est libre comme l'air, chacun se fait un nid d'où le caprice le fait aller ou venir, à son gré.

Fatigué, ahuri souvent, d'avoir eu à lutter avec la multitude des enrôlés dans le service à vie du *struggle for life*, on se laisse vivre au son reposant du ruisseau courant sous la mousse, en face de la Nature, de la grande Nature dont le livre nous est ouvert aux plus belles pages !

Et l'on y puise sans crainte de l'épuiser, car ses merveilles sont infinies.

Les champs dorés, les rochers d'où l'on aimait entendre la vague monter et descendre sur le sable fin de la rive, et y tracer à sa guise, des rigoles, d'où s'échappaient quelques gouttes de cristal... Toutes ces choses, comme on les aime plus encore lorsqu'il nous faut les goûter.

Cependant, l'heure des adieux est arrivée... Les beaux jours sont si courts.

Allons ! Sans jeter un coup-d'œil en arrière, de crainte de faiblir, laissons au bois et à l'air ses sylphides, aux eaux du grand fleuve ses ondines, et courrons où nous appelle le Devoir !

*
* *

Avant que ne se chante, partout, le dernier *Requiem* de l'Été, je voudrais transmettre aux lectrices de la REVUE, la subtile plainte d'une violette, dont quelques sœurs vivaient encore sous un arbre ombreux, il y a quelques jours encore :

LA FLEUR MOURANTE

Le Passant. — Pourquoi, ô pauvre fleur, courbes-tu la tête ainsi, toi qui as encore de l'Espérance ?

Le souffle tiède du printemps reviendra couronner l'arbre Roi, dont la vie tient au retour du soleil ; et ses feuilles naissantes, de leurs clochetons invisibles, carillonneront une fois encore, dans l'espace, la joie du renouveau. Et, cependant, dans les jours sombres de l'hiver elles gémissent plus d'une fois sur leurs branches désertes !

La Fleur. — Hélas ! Je ne suis point l'arbre-roi, merveille de mille années durant, et ne puis rêver avec lui d'un hiver prochain et me réveiller au printemps avec une chanson !

Car ma vie ressemble de près à la mort ; viennent seuls les baisers de l'été et son souffle si doux, que, tressaillant dans mon être, je disparaissais dans le tombeau de verdure que m'ont creusé le soleil et son ami, l'Été.

Le Passant. — Ne t'afflige pas ainsi, ô belle fleur ! L'Été disparaîtra, et la belle Nature s'en ira avec lui... Mais toi qui portes dans ton cœur le germe de mille vies à venir, que t'importe le vent d'automne ! Quel que soit le sort qui t'attende, ton essence fondue en des formes nouvelles, te fera refleurir brillante et radieuse...

La Fleur. — C'est vrai que les lunes auront leur décroissance et qu'un ciel plus bleu viendra prodiguer ses sourires à l'arbre et à la fleur. Je sais aussi, que je puis seule mourir, au milieu de tant d'autres qui seront pleines de vie et d'attraits... Mais mon âme me survivra-t-elle en ces fleurs qu'elle habitera ? Serai-je là, encore, tout ce que j'ai été ?

Vain rêve ! Car je sens que mon âme s'en va avec cette tige qui se dessèche, et je meurs sans que personne ne sache jamais l'endroit où je repose !